

La passion de Jeanne d’Arc

Nathalie Saint-Pierre

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l’expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Pierre, N. (2020). La passion de Jeanne d’Arc. *24 images*, (195), 84–85.

La passion de Jeanne d'Arc

par NATHALIE SAINT-PIERRE, cinéaste



↑ La passion de Jeanne d'Arc de Carl Dreyer (1927)

J'avais vu déjà, à plusieurs reprises, le visage éploré de la Falconetti dans différents cours de cinéma; alors un beau jour, je suis allée à une projection à l'Université Concordia, excitée à l'idée d'enfin découvrir ce chef-d'œuvre de Carl Dreyer (1927), «le plus beau film du monde» selon Chris Marker.

Dans la salle, peu de spectateurs, une vingtaine tout au plus. Pas de pianiste, ni aucun accompagnement musical à ce film muet, pas de popcorn non plus, ni téléphone – je parle d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître... Bref, un silence complet, attentif.

Je me rappelle mon choc devant la force des images, de ces visages en gros plans... et quels visages ! Celui de l'inoubliable Renée Falconetti d'abord, une actrice dont la présence juste, véridique et sensible a illuminé l'histoire du cinéma en un seul film, puis ceux de ses juges, une galerie de moines et de prêtres aux tronches pas possible, affichant leur incrédulité goguenarde, leur rictus de mépris et de haine. Je regardais le film depuis une bonne heure, dans un silence total, quand tout à coup... un ronflement dans la salle.

Suivi d'un autre, profond et gras, suscitant quelques rires étouffés. Quelqu'un dormait dans les premiers rangs.

Très vite, tout le monde s'est dressé sur son siège puis un type, assis deux rangées derrière le ronfleur, s'est penché par-dessus les bancs comme s'il allait le réveiller, puis il y a renoncé et s'est tourné vers nous tous en haussant les épaules, avant de se rasseoir. Personne d'autre n'a bronché, ni haussé la voix, et le dormeur a pu poursuivre son somme, tranquille.

Les rires fusaient dans la salle au gré de ses ronflements qui variaient en intensité, tandis qu'à l'écran, Jeanne était menée au bûcher... Je me rappelle mon fou rire que j'essayais tant bien que mal

de réprimer, ce qui le rendait encore plus irréprensible évidemment, et comment c'était délicieusement absurde...

Le ronfleur s'est finalement réveillé, et la projection s'est terminée en silence, avec la mort de Jeanne, brûlée vive, tandis que le peuple était brutalement attaqué par les soldats. Une fin forte et bouleversante donc... mais quand les lumières se sont rallumées, nous avions tous un air réjoui, complice. Cette projection a beau avoir été un outrage à un chef-d'œuvre, elle reste pour moi un superbe souvenir, l'un des plus beaux procurés par la seule présence des spectateurs.

Ceci me rappelle un autre souvenir, lié au plaisir délirant du fou rire collectif au cinéma : j'ai eu la chance de voir *La ruée vers l'or* de Chaplin au cinéma Impérial, lors des célébrations du centième anniversaire du Cinématographe des frères Lumière. J'étais assise au premier rang de cette magnifique salle, pleine à craquer, et j'ai le souvenir d'avoir été en transe, happée par le génie comique de Chaplin évidemment, mais aussi d'avoir été transportée par l'énergie déchaînée des quatre cents personnes qui hurlaient de rire derrière moi, et j'ai ri, j'ai ri au point d'en avoir mal au ventre, incapable de me contrôler, littéralement crampée. Bien des années plus tard, je suis tombée sur le film de Chaplin à la télé. Je l'ai regardé un bon vingt minutes, seule dans mon salon... puis j'ai éteint la télé avant qu'il ne soit terminé. Quiconque a eu la chance de voir un Chaplin dans une salle comble me comprendra.